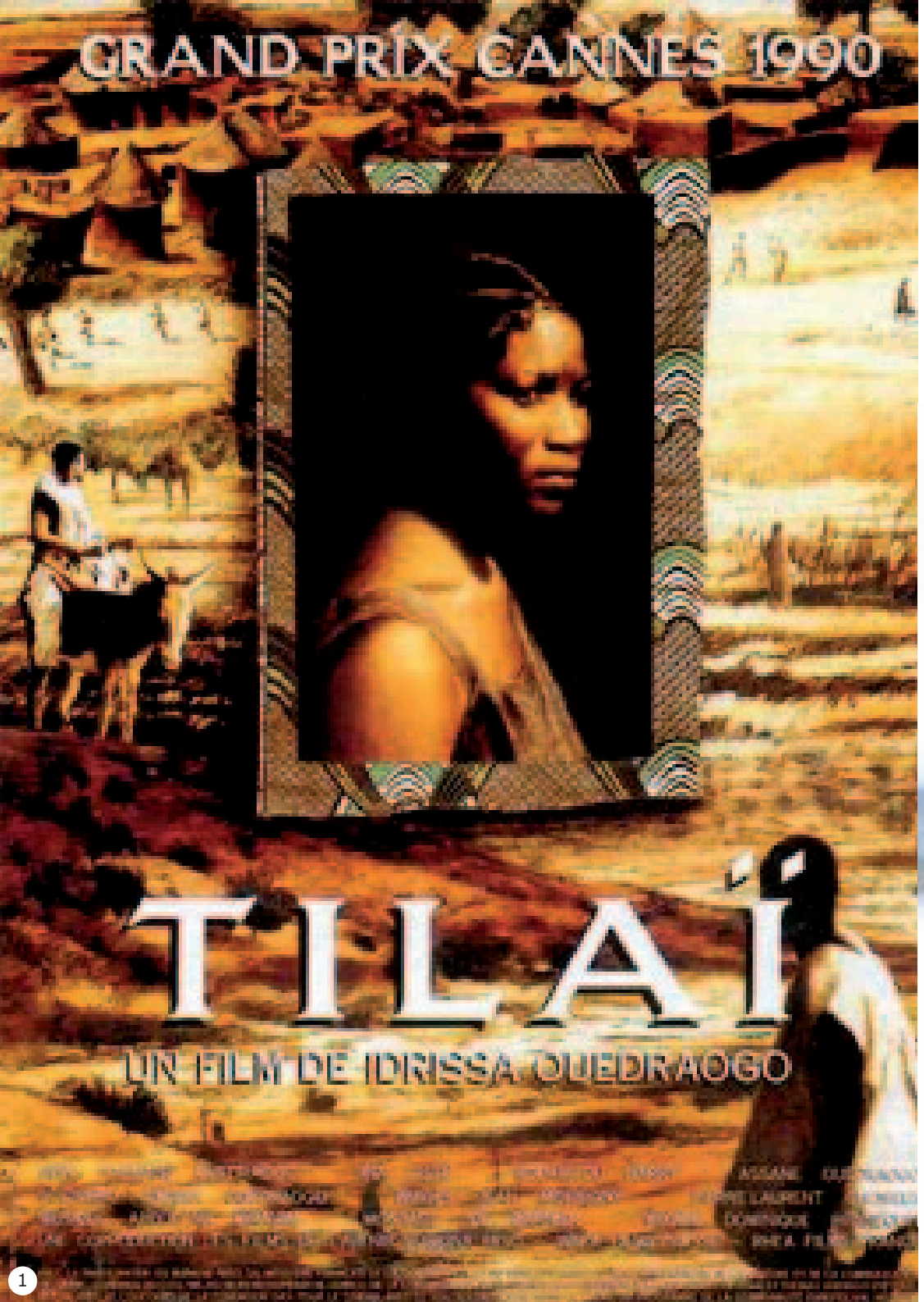

31e FESTIVAL DES 3 Continents

NANTES, DU 24 NOVEMBRE AU 1ER DÉCEMBRE 2009

Tilaï Idrissa Ouédraogo

Document pédagogique

Conçu et réalisé par Guillaume Mainguet,
Moridja Kitenge Banza et Ismaël Marionneau
Texte pistes pédagogiques par Nicolas Thévenin
Proposé par l'équipe Continent J

Synopsis du film	p3
Biographie du réalisateur	p3
Quelques mots sur le cinéma au Burkina Faso	p4
Avis Continent J	p4
Pistes pédagogiques	p6

Idrissa Ouédraogo

Tilaï

Fiche technique

Burkina Faso • 1990 • Couleur • 81' • Mooré stf • 35mm
réalisation, scénario Idrissa OUÉDRAOGO
photo Jean MONSIGNY, Pierre-Laurent CHÉNIEUX
montage Luc BARNIER
interprètes Rasmane OUÉDRAOGO, Ina CISSÉ, Roukietou BARRY, Assane OUÉDRAOGO, Sibidou SIDIBÉ, Moumouni OUÉDRAOGO, Mariam BARRY, Seydou OUÉDRAOGO, Mariam OUÉDRAOGO, Daouda PORGO, Kogre WARMA, Mamadou GANAMÉ et les habitants des villages de KOUMBRI et KOMSILGA.

Synopsis

Dans cette histoire d'amour et d'honneur, c'est la trangression de la coutume au nom de la liberté et du bonheur individuel qui est en cause. Saga revient au village après deux ans d'absence. Découvrant les derniers événements, il n'accepte pas le remariage de son père avec sa fiancée Nogma qu'il aime toujours. Trangressant les lois, Saga revoit Nogma en cachette.

Biographie

Né au Burkina Faso, Idrissa Ouedraogo est diplômé de l'Institut Africain d'Etudes Cinématographiques de Ouagadougou, la capitale du pays. C'est à Paris, à l'IDHEC, qu'il réussit à canaliser ses aptitudes techniques en un style original. Après avoir réalisé plusieurs courts-métrages salués par la critique dans les années 80, il met en scène son premier long-métrage, *Yam Daabo*, en 1987. Couronné par le Prix Georges Sadoul, ce film poursuivit sa carrière dans divers festivals et est en particulier sélectionné par la Semaine de la Critique de Cannes, en 1987. Ses deux films suivants, *Yaaba* (1989) et *Tilai* (1990) connaissent un triomphe international. En 1992, *Samba Traore* remporte l'Ours d'Argent du festival de Berlin et *Le Cri du Coeur* fut projeté en Compétition officielle au Festival de Venise en 1994.

Filmographie *Yam daabo,* 1986; *Yaaba*, 1989; *Tilaï*, 1990; *A Karim na Sala*, 1991; *Samba Traoré*, 1993; *Le Cri du coeur*, 1994; *Kini et Adams*, 1997; La *Colère des dieux*, 2003.

Quelques mots sur les débuts du cinéma au Burkina Faso...

Le Burkina Faso est aujourd'hui l'un des pays africains les plus prolixes en matière de production cinématographique. Ouagadougou accueille depuis 1969 le FESPACO, festival panafricain de cinéma et de télévision, qui en fait « la capitale mondiale des cinémas africains .»

L'histoire des cinémas africains noirs en général, nous enseigne que le cinéma fut très tôt introduit au Burkina Faso (anciennement Haute-Volta) par le biais de missionnaires catholiques. C'est l'époque du cinéma encensant la colonisation comme « l'œuvre hautement civilisatrice » d'une Afrique « sauvage et anthropophage .» Des titres de films comme *Chez les cannibales* de Martin et Osa Johnson (1928), *Chez les buveurs de sang, le vrai visage de l'Afrique* du Baron Gourgaud (1932) ou *Au pays des sorciers et de la mort* de Maquis Waurin (1933) sont là pour rappeler le triste souvenir des fantasmes coloniaux.

Pour sonner le glas de cette domination coloniale par l'image, le Burkina Faso va inscrire, après la proclamation de son indépendance en 1960, la promotion du cinéma au rang de ses préoccupations principales. Des actes accompagnent cette volonté politique affichée : réalisation en août 1960 d'un film sur les cérémonies d'avant la proclamation de l'indépendance du pays et intitulé *À minuit l'indépendance*, création en 1961 de la cellule cinéma au sein du ministère de l'Information. Placée sous la direction de Serge Ricci, un coopérant français, cette cellule va servir de base à la naissance et à l'émergence du cinéma au Burkina Faso. Elle bénéficie de l'appui de la France.

Le cinéma burkinabé aujourd'hui, ce sont des réalisateurs connus dans le monde avec plus de soixante-cinq réalisations et une quinzaine de prix reçus dans plusieurs festivals internationaux. Mais il souffre du manque de structure cinématographique adéquate, qui pourrait lui permettre de nous offrir encore plus que ce qu'il nous donne aujourd'hui.

Quelques réalisateurs du Burkina Faso :
Idrissa Ouedraogo, *Tilaï* – 1990
Kollo Daniel Sanou, *Sarati (le Poids du serment* – 2009
Fanta Régina Narco, *La Nuit de la vérité* – 2004
Gaston Kaboré, *Lumière et Compagnie* – 1995
Dani Kouyaté, *Joseph Ki-Zerbo identités* - 2004

Avis Continent J

Tilaï est un de ces films que l'on garde en mémoire : non seulement pour la beauté et l'austérité de la brousse battue par le vent du Yatenga natal du cinéaste ou les scènes de travaux et des jours des villageois Mossi, mais surtout pour la mise en images d'une histoire simple et les interrogations qu'elle suscite.
Revenu au village après deux ans d'absence, Saga apprend que sa promise Nogma a été mariée à son père. Entre la logique de la passion amoureuse et celle du respect de l'autorité paternelle, l'intrigue se noue en plans et dialogues brefs, suivant un montage saccadé qui vise l'essentiel, sans fioritures ni digressions. Les acteurs y ont une consistance forte, souvent juste, en particulier les laissés-pour-compte de la communauté traditionnelle : les jeunes (Saga l'objet du scandale et Kougri son cadet, désigné par le sort pour tuer son père, Nogma et sa cadette Kuilga, qui n'a pas sa langue dans sa poche) et les femmes, surtout quand elles sont vieilles (la mère de Saga et sa tante qui accueille le jeune couple en fuite).
J'aime *Tilaï* aussi parce que c'est un film original, inclassable : tragédie antique ou classique? Drame shakespearien ou moderne? Conte ou fable ? Documentaire ou fiction? Tout à la fois, mais jamais une adaptation, affadissant son ou ses modèles.
Enfin, c'est un film qui ne vieillit pas par les questions qu'il pose : intangibilité de la tradition, de la coutume, des règles d'honneur («Tilaï» en mooré veut dire « la Loi »), sans laquelle une communauté perdrait sa cohésion ou droit au bonheur de chaque individu? Mais, alors que la tragédie enferme ses héros dans une destinée irrévocable, les personnages de *Tilaï* (comme ceux des films précédents de Ouédraogo (*Le Choix* (1986), *Yaaba* (1989) sont libres de choisir, d'obéir et de désobéir et en assument les conséquences.
Un message pour l'Afrique exsangue en 1990 quand le film est couronné à Cannes : appel à la liberté et à la responsabilité individuelle qui garde toute sa modernité.

Georges Cavalié Commission Continent J

Pistes pédagogiques

Les lois traditionnelles et l'aspiration à la liberté

En 1990, la véritable valeur de *Tilaï* a été minorée lors de sa découverte, du fait du succès de *Yaaba*, réalisé l'année précédente par le même Idrissa Ouedraogo. Pourtant, fort de sa victoire du Grand Prix du Festival de Cannes, *Tilaï* illustre avec rigueur le style du cinéaste, qui décrit ses films comme « documentaires fictionnalisés », soit des œuvres combinant l'authenticité documentaire et la narration fictionnelle dans une esthétique raffinée. Antidotes radicaux à l'exotisme factice ou à l'ethnographie artificielle, les films de Ouedraogo se placent aux côtés de ceux des plus importants réalisateurs du cinéma sub-saharien (le Mauritanien Abderrahmane Sissako, les Maliens Souleymane Cissé et Cheick Oumar Sissoko, le Sénégalais Ousmane Sembène, ou encore le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun).
Pour saisir la dimension véritablement grave et existentielle de *Tilaï*, il est indispensable d'oublier les schémas familiaux et matrimoniaux occidentaux, et de comprendre les déterminismes et pressions sociales et culturelles à l'œuvre dans le contexte que décrit le film (un village du Burkina Faso), notamment l'importance centrale accordée à l'honneur. Le titre du film, qui en est la traduction littérale, indique clairement cette tension entre lois traditionnelles et aspiration au bonheur et à la liberté individuelle.
Au cours de la première séquence, la manifestation par Saga de son retour au village fige ainsi les rituels, mais aussi les visages, qui arborent instantanément le masque de l'hostilité (plus tard, cette animosité sera régulièrement signifiée par un geste lingual produisant une sorte de sifflement désagréable, en Europe considéré comme plutôt vulgaire). Cette complexité initiale met en place le régime de transgression de lois non-écrites, d'indicible et de suspicion qui va ensuite se déployer. Chaque événement ou comportement est de fait envisagé dans ce qu'il remet en cause de l'ordre symbolique et du rapport du groupe entier au monde, selon certains traits culturels.

Une géographie de la parole et des corps

La tragédie que raconte *Tilaï* est universelle, et héritée de schémas narratifs antiques. Les invariants du meurtre et de la vengeance sont évoqués (les armes, par exemple), et le fratricide final achève de faire de *Tilaï* une œuvre éminemment shakespearienne. Respectueux jusqu'à la lettre de cette tradition, Ouédraogo met en place une scène de théâtre où il joue habilement des informations qu'il distille aux spectateurs, et organise son in-

trigue selon des discussions parcimonieuses qui en déploient progressivement les enjeux. Seule entorse à la règle : le refus de toute emphase dramatique.
Ouédraogo procède par mouvements limpides et économie de musique, privilégie les travellings ou panoramiques pour accompagner les mouvements des personnages, et préfère construire sa mise en scène sur la durée des plans, propice à la naissance d'une dynamique et d'une tension internes, plutôt qu'au montage (particulièrement dans les moments de confrontation entre les deux frères). Le cinéaste accorde ainsi les postures physiques à la nature, la parole au geste, et décrit le rapport de l'être humain à la topographie de son environnement et à ce qui en découle (les animaux comme moyen de locomotion, par exemple). Par un jeu d'échelles de plan, les corps sont confrontés à l'immensité des paysages alentour, qui viennent spécifier les problématiques complexes abordées dans *Tilaï* en leur donnant une géographie.

Thématiques du film

- L'observation de lois traditionnelles comme moteur de la fiction.
- La tragédie antique transposée au Burkina-Faso.
- La mise en scène des corps dans un espace contraignant.

Tout sur le film
http://www.cine3mondes.com/vod/film/tilai,46

Continent J et le Festival des 3 Continents remercient pour leur soutien à ce programme le Conseil Général de Loire-Atlantique, la Ville de Nantes et le Conseil Régional des Pays de la Loire, ainsi que pour leur collaboration l'association Bul'Ciné, l'association Makiz'art, l'IUFM de Nantes, le CRDP des Pays de la Loire, l'Inspection académique de Loire-Atlantique, le Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes et la Maison des Citoyens du Monde de Nantes.

Les 3 Continents
NANTES

7 rue de l'Héronnière -BP 43302
44033 Nantes cedex 1
www.3continents.com

Responsable des actions pédagogiques: Guillaume Mainguet
guillaume.mainguet@3continents.com
02 40 69 90 38